



Le grand témoin

Trois ou quatre fois par an, la rédaction du Bridgeur recevra un grand témoin, personnage central du bridge français et/ou international. Il nous a semblé tout naturel de débiter cette série d'entretiens par Michel Lebel, un immense champion et le père de la majeure cinquième à la française. Sollicités, nos lecteurs ont pu lui poser leurs questions...

Michel Lebel

Michel, bonjour.

La pédagogie et l'écriture, donc la rédaction d'ouvrages, sont-elles incompatibles avec la compétition de haut niveau ? (JEAN BOUDET, ORLÉANS)

Je crois que je suis la preuve que non car j'ai commencé à écrire et à publier avec Pierre Jaïs en 1974. Je connaissais Pierre depuis un certain temps, déjà. Nous avons gagné les championnats de France en 1971 et avons fait partie de la même équipe aux championnats d'Europe en 1973 (médaille d'argent à Ostende, Belgique).

D'ailleurs, lors de ces championnats de France 1971, je lui ai enseigné les bases de la majeure cinquième pour jouer en finale contre l'équipe d'Omar Sharif. Ne voulant plus jouer avec son partenaire Jacques Stetten, il m'avait demandé de jouer avec lui. J'avais bien évidemment accepté à condition que nous jouions la majeure cinquième.

Pour répondre plus précisément à votre question, j'ajouterai que tous mes grands titres, le championnat d'Europe par paires 1976 avec Paul Chemla, les Olympiades de Valkenburg 1980, la coupe Rosenblum 1982 à Biarritz et le championnat d'Europe par équipes 1983 à Wiesbaden, ont été acquis après mes succès littéraires.

Quel système Jaïs jouait-il auparavant ?

Il jouait la longue d'abord, qui est d'ailleurs l'ancêtre naturel de la majeure cinquième.

Pour nos lecteurs, pouvez-vous nous faire un résumé très rapide de ce qu'était la longue d'abord ?

Dans la longue d'abord, l'ouverture de 1 Sans-Atout était faite de 16 à 18 points avec majeure cinquième possible. On ouvrait de 1♥ ou de 1♠ avec quatre cartes. J'ai pu assister à des choses épouvantables sur le plan du bridge quand j'étais jeune débutant. Les lecteurs seraient horrifiés de savoir que les champions de l'époque ne connaissaient même pas les bicolores chers.

C'est un système qui manquait beaucoup de précision ?

Voilà, c'était un peu n'importe quoi, rien n'était véritablement codifié.

Votre carrière d'auteur est particulièrement riche, pouvez-vous nous raconter comment tout a commencé ?

Tout a commencé en 1971 à Rennes, lors de la finale du championnat de France que j'évoquais tout à l'heure. Je jouais donc contre l'équipe d'Omar, alors que j'aurais très bien pu jouer dans sa formation puisque nous appartenions au même club. Je me suis retrouvé dans une équipe avec Ficot - Gubert, Jaïs - Stetten et

Jean Klotz, qui n'est pas venu participer à la finale. Me retrouvant seul et pour la raison que j'évoquais précédemment, Jaïs m'a demandé de jouer avec lui.



Pierre Jaïs.

Nous avons énormément travaillé avec Paul, pratiquement toutes les nuits, jusqu'à six, sept heures du matin.

Je lui ai dit : «D'accord, mais je ne veux pas jouer ton système archaïque, on va jouer la majeure cinquième». Jaïs, qui était un extraordinaire enchérisseur, a tout de suite accepté et compris la logique de ce système. À l'époque, il y avait très peu de conventions et, donc, nous avons gagné en jouant la majeure cinquième.

*Pierre Jaïs :
"Michel, je veux écrire
sur ton système.
La longue d'abord
est périmée.
La majeure cinquième,
c'est le système
de demain."*

«Michel, j'ai envie de travailler avec toi». Je pensais qu'il allait me demander de faire un livre d'exercices ou de problèmes car je faisais déjà des articles pour *Le Bridgeur* ou *Bridge de France* à l'époque. Mais là, il m'a dit : «Je veux écrire sur ton système. Je me suis aperçu que la longue d'abord était périmée. La majeure cinquième, c'est le système de demain.» J'ai accepté, bien sûr. Pour moi, à l'époque, Jaïs était le plus grand bridgeur français et, de surcroît, un ami. Nous avons écrit *La majeure cinquième* et ça a été un succès.

La majeure cinquième était-elle pour vous instinctive ou l'aviez-vous travaillée ?

La majeure cinquième qui est jouée actuellement est à l'origine le fruit d'un travail commun avec Paul Chemla. J'ai rencontré Paul en 1966 au tournoi de Créteil, il jouait avec un normalien, Alain de Wulff, qui rentrait des États-Unis. Ils pratiquaient déjà un système plus ou moins à base de

majeure cinquième. On a bavardé un peu et Paul m'a demandé de jouer avec lui un tournoi. On s'est entraîné mais on n'avait pas vraiment de système alors on s'est mis à réfléchir. Moi, je jouais la majeure cinquième mais version Ghestem - Delmouly, avec le Trèfle d'appel et des relais. On a décidé de jouer une majeure cinquième plus naturelle, ce qui fait qu'au lieu de jouer le Carreau par quatre, qui était très à la mode à l'époque pour les gens qui pratiquaient un système artificiel, on a décidé de jouer la mineure de trois cartes, que l'on appelle, à tort d'ailleurs, "meilleure mineure". Nous avons énormément travaillé avec Paul, pratiquement toutes les nuits, jusqu'à six, sept heures du matin. Nous décortiquions toutes les séquences et c'est ainsi que nous avons vraiment mis au point la majeure cinquième naturelle. Nous avons commencé à jouer très tôt les Texas et les Spoutniks, ce qui était une abomination pour nos prédécesseurs. Nous avons même travaillé le système d'entame puisque, à l'époque, il y avait deux grandes "sectes" : celle de la quatrième meilleure, que



L'équipe de France à Ostende : Deruy (c.n.j), Guiton, Svarc, Lebel, Jaïs, Boulenger, Mari... Une brillante deuxième place.

soutenaient les joueurs parisiens, et celle du pair impair, représentée par la province. Paul et moi, qui n'avions aucun parti pris, y avons réfléchi et nous nous sommes aperçus, fort logiquement, que la quatrième meilleure est très bonne à Sans-Atout, parce qu'il faut entamer d'une couleur d'au moins quatre cartes, et que le pair impair est efficace à l'atout, parce qu'il est indispensable de savoir s'il faut encaisser, par exemple, deux Carreaux ou deux Cœurs. Nous avons même mis au point à cette époque l'entame de l'intermédiaire dans trois cartes sous un honneur troisième à Sans-Atout, donc à la fin de l'année 66.

Puis nous avons commencé à jouer à l'Élysée bridge-club, un des temples du bridge parisien. Nous étions non classés et affrontions les meilleurs joueurs français, Théron, Desrousseaux, Sussel, Szwarc, Jaïs, etc. Notre système a été modifié peu à peu, s'améliorant d'année en année, mais la base du système naturel à la française vient de là. Paul et moi, nous étions les seuls à le jouer, avec Roudinesco mais qui n'avait pas de partenaire pour pratiquer la majeure cinquième. En fait, nous avons créé une grande partie du bridge d'aujourd'hui.

Pouvez-vous nous parler de *Bridgerama* et de votre collaboration avec cette revue et nous dire quel est le rôle pour vous des publications mensuelles de bridge ?

Ce qui est dommage, c'est qu'il manque une publication mensuelle de bridge très grand public qui soit comme *Bridgerama*, c'est-à-dire d'un niveau qui s'adresse aux joueurs de 3^{ème} et 4^{ème} séries et à l'ensemble des bridgeurs non classés mais qui aiment jouer du bon bridge, avec en plus une partie magazine fournie car les champions sont totalement inconnus. À ce sujet, je vais vous raconter deux anecdotes. J'ai dédié, il y a trois ou quatre ans, un livre à une joueuse de mon club à Nantes (B.C.N). Je lui ai dit qu'elle portait un des plus beaux noms du bridge français. Elle m'a dit : « Ah bon, qui est-ce ? ». Elle s'appelait Perron. Bien que classée à la fédération, elle ignorait tout de Michel Perron. Plus récemment, j'ai dîné chez des amis avec des bridgeurs, ils

ne connaissaient même pas Paul Chemla. Ce fait est rarissime, certes, mais il faut bien reconnaître que les bridgeurs qui n'écrivent pas sont totalement inconnus, même d'un public qui joue au bridge.

Ce ne serait pas forcément très rentable du point de vue financier mais un journal qui serait à la fois très technique et tourné vers l'information et les reportages, comme *Le Bridgeur*, et grand public, comme *Bridgerama*, comblerait un vide. Il pourrait même être axé vers les débutants, avec des jeux de l'esprit comme des mots croisés, etc.

Ce qui m'intéresse dans *Bridgerama*, c'est que le niveau de cette revue, tout en étant excellent, n'est pas trop fort. Je peux y développer un système très codifié avec des explications très résumées d'un côté et des exemples de l'autre. Je crois avoir trouvé une formule qui permette aux lecteurs de s'y retrouver facilement, qu'il s'agisse d'un aspect fondamental des enchères ou que j'aborde une situation plus spécifique.

Vous collaborez également au *Point*. Les rubriques hebdomadaires dans les magazines non spécialisés sont-elles essentielles à la diffusion du bridge ?

Oui, car on peut y parler de bridge d'une autre façon. Il est d'ailleurs déconcertant de constater que le bridge devient de plus en plus populaire et de moins en moins médiatique. C'est un mystère. Même au *Point*, les responsables ne connaissent pas l'importance du bridge.

Le choix de la formule de sélection est un des serpents de mer du bridge français depuis des années. Quel est votre avis sur la question ?

Mon avis est qu'il est très mauvais de faire une Sélection franco-française pour un championnat d'Europe ou un championnat du monde. Si la meilleure équipe remporte cette épreuve, ce qui n'est pas toujours le cas, elle n'est pas préparée : elle sait battre des Français mais peut-elle battre des équipes étrangères ? La préparation n'est donc pas bonne.

Ce qu'il faudrait, mais ça semble un peu utopique, c'est former quelques équipes de quatre ou six

Il est très mauvais de faire une Sélection franco-française. L'équipe qui l'emporte saura battre des Français mais saura-t-elle battre des équipes étrangères ?

joueurs, parvenir à un stade final à trois ou quatre équipes et, à partir de là, affronter plusieurs équipes européennes, par exemple en poule sur une semaine. Pour finir, la première équipe européenne non française et les deux premières équipes françaises disputeraient un triplicat. Malheureusement, actuellement, l'équipe qui représente la France est en général peu expérimentée et n'est pas formée aux joutes internationales. Aujourd'hui, les jeunes joueurs sont peu ou pas formés et ne travaillent pas ou peu leur bridge. Malgré leur talent, il leur manque un petit quelque chose pour réussir.

En tout cas, je retiens que pour vous la Sélection doit être par équipes et non par paires ?

Je ne suis pas hostile par principe à un stade précoce de Sélection par paires. Celui-ci permettrait de décanter un peu les choses, surtout si la Sélection est ouverte. Mais il est indiscutable que le ou les stades finaux doivent être par équipes.

Un exemple parlant : en 1972, j'étais déjà plusieurs fois champion de France et deux fois membre de l'équipe de France. J'ai rencontré Christian Mari et nous avons décidé de jouer ensemble. Mais il était tellement mal classé que nous avons dû débiter la Sélection en octobre, au cours d'un stade par paires, alors que la Sélection par équipes ne commençait qu'en avril. C'est ainsi que nous avons percé et coopté Faigenbaum - Scetbun, avec lesquels nous avons réussi à parvenir en finale, perdue de peu en 1920 contre des champions très expérimentés, Szwarc - Boulenger et Jaïs - Guiton. Puis ils nous ont choisis pour les accompagner au championnat d'Europe et c'est de cette façon qu'un nouveau grand champion, Christian Mari, est arrivé en équipe de France.

Quelle est votre avis sur le sélectionneur unique, qui pourrait désigner l'équipe de France au sein d'un groupe qui serait composé des meilleures paires (ou joueurs) actuelles et des juniors les plus prometteurs ? Le sélectionneur, à travers un certain nombre d'épreuves que disputeraient ces joueurs, pourrait faire son choix

final et désigner ainsi ceux qui représenteraient la France. C'est notamment l'option choisie récemment par les Pays-Bas, avec le succès que l'on sait, puisque l'équipe néerlandaise, composée de deux paires de juniors, a atteint la finale des Olympiades à Istanbul.

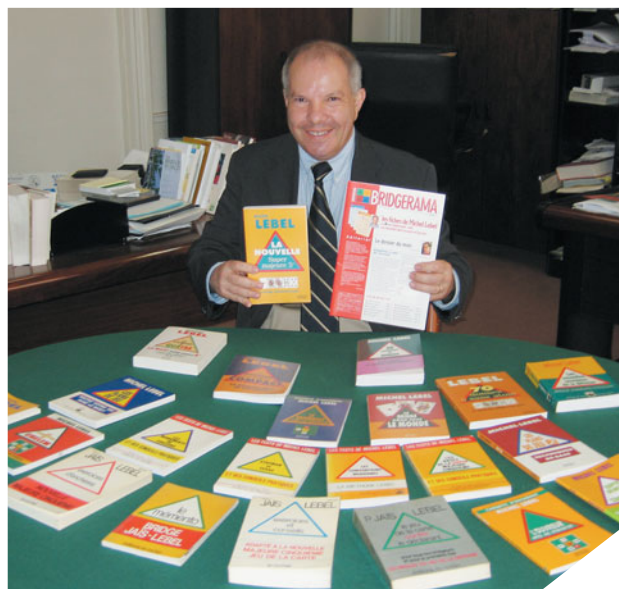
Avant de répondre, je voudrais dire que cette solution est peut-être bonne mais elle implique obligatoirement un bridge professionnel.

Dans ce cadre, cette option me paraîtrait tout à fait normale. Cette Sélection se ferait alors grâce à des entraînements et/ou des matches dans des pays étrangers contre la Pologne, l'Italie, les États-Unis, etc. Les Hollandais sont professionnels depuis très longtemps, le bridge était déjà hautement sponsorisé il

ya trente ans et c'est un jeu national alors qu'en France, la fédération n'attache pas ou peu d'importance aux joueurs de haute compétition. Moi, j'ai gagné ma vie autrement, sur les conseils de Pierre Jaïs qui m'avait déjà dit en 1974 : «Ne te fais pas l'illusion qu'un jour le bridge sera professionnel, il ne le sera pas.» Il avait raison et il a toujours raison.

La paire italienne Bocchi - Duboin, qui est l'une des toutes meilleures au monde, a énormément progressé. Le talent de ces deux joueurs y est pour quelque chose, bien sûr, mais c'est surtout par leur

*Je ne suis pas hostile
à un stade précoce
de Sélection par paires
mais c'est par équipes
que doit se disputer
la finale.*



travail qu'ils sont parvenus à ce niveau d'excellence. De plus, les conditions financières dans lesquelles ils évoluent ont grandement contribué à leur confort intellectuel. Il est évidemment plus simple de consacrer des heures et des heures de travail quotidien au bridge quand on n'a pas le souci de devoir gagner sa vie par ailleurs. Je précise cependant que, s'ils ont un bon contrat, le montant de celui-ci n'a évidemment rien à voir avec les sommes que l'on connaît dans d'autres disciplines.

Une équipe composée uniquement d'anciens, ce ne serait pas bon. Mais un ou deux pour seconder les jeunes, ce serait sûrement plus profitable.

Vous avez arrêté la haute compétition il y a quelques années. Pour quelle raison ?

(HARY RASOLOFOMANANA, NOISY-LE-GRAND)

Le temps est limité malheureusement dans la vie. Je travaille énormément, j'ai de nombreuses activités, notamment mes livres, mes articles dans les journaux, mes CD

Rom. Je suis père de famille, j'ai cinq enfants, donc je ne peux pas tout faire à la fois. Pour bien jouer, il faut jouer beaucoup et être très motivé. Comme j'ai gagné au moins une fois tous les titres majeurs, à part la Bermuda Bowl, je reconnais que je suis moins motivé que je ne l'étais plus jeune.

Vous participez quand même aux épreuves de Sélection, dans quel but et pourquoi avec Michel Perron ?

(HARY RASOLOFOMANANA, NOISY-LE-GRAND)

Je joue avec Michel Perron car c'est un ami. De plus, c'est pour moi le meilleur joueur français. Même si nous jouons peu de compétitions, nous aimons le bridge et apprécions de jouer ensemble. C'est un réel plaisir que de m'asseoir en face d'un aussi bon bridgeur.

Parlons maintenant de la toute dernière Sélection seniors. Vous jouiez dans une équipe qui faisait figure de favorite. À quoi attribuez-vous l'échec de votre formation ?

Au bridge, aucune équipe n'est sûre de gagner. Même si une équipe a sept chances sur dix de gagner, cela ne veut pas dire dix sur dix. Nous avons affronté en demi-finale une équipe qui a bien joué et à laquelle je souhaite d'ailleurs les

plus beaux succès par la suite. Nous avons disputé une partie très agréable au point de vue de l'ambiance, qui était formidable. Nous sommes même allés dîner ensemble après notre élimination. Notre équipe n'est jamais vraiment rentrée dans la partie et nos adversaires ont fait un excellent match. Il n'y a pas à chercher plus loin. D'ailleurs, je pensais bien au départ avoir une chance de perdre contre eux.

Je regrette vraiment de ne pas avoir joué plus avec Paul Chemla, pour nos grandes retrouvailles. Mon jugement sur notre rendement est mitigé : nous avons fait trois bonnes mi-temps mais avons eu deux coups très mauvais lors des dernières seize donnes.

Qu'est-ce qui empêche la formation d'une équipe de France comprenant les meilleurs joueurs français de tous les temps encore en activité que sont Chemla, Lebel, Mari et Perron ? Est-ce l'absence d'un sponsor du genre Lavazza en Italie ou la perte d'envie de rejouer au plus haut niveau avec les contraintes que cela impose ?

(PATRICK JOST, MONTIGNY-LES-CORMEILLES)

Cette formation a effectivement été la meilleure il y a quelques années. Mais il y a eu beaucoup de désillusions, beaucoup de problèmes entre les joueurs et il y a peu de chance que cette équipe se refasse un jour. Il n'est pas certain que cela soit souhaitable. Qu'il puisse y avoir dans une équipe de France un joueur comme Chemla, Mari, Perron ou Lebel, voire deux, pour seconder des jeunes, ce serait sûrement une bonne chose. On apporterait notre expérience et notre connaissance des systèmes. Mais une équipe composée uniquement d'anciens, ce ne serait pas bon.



L'équipe de France n'a pas eu un bon résultat international depuis la victoire à la Bermuda Bowl en 1997. Pouvez-vous apporter une explication ?

L'explication est claire : les champions sont plus ou moins en bout de course et il n'y a pas de renouvellement, ou très peu. On ne peut pas faire une bonne équipe de France avec les gens du passé mais on peut peut-être la faire avec ceux de l'avenir. J'en profite pour signaler une bonne initiative de la Société Générale et de certains organisateurs de festivals d'offrir leurs inscriptions aux juniors dans ces tournois, comme par exemple à La Baule, où il y avait énormément de jeunes et de très jeunes. C'est une excellente chose.

Pour aller plus loin sur la nécessité de renouvellement, j'aimerais ajouter que, si le bridge junior est indispensable, les meilleurs de cette catégorie, ceux qui ont pour objectif d'appartenir un jour à l'équipe de France open, devraient se lancer le plus vite possible en open, en n'hésitant pas à jouer la Sélection avec une paire plus âgée, et donc plus expérimentée. Ils ne devraient pas non plus hésiter à quitter leur partenaire junior, même pour plusieurs années, pour s'aguerrir auprès d'un joueur plus mature, qui pourrait le faire bénéficier de ses connaissances. De plus, ils ne doivent pas hésiter à disputer des compétitions d'un niveau a priori trop élevé pour eux.

Tout succès demande des échecs au départ. Il faut sans cesse travailler et affronter ses échecs. Il faut aussi que ces jeunes réalisent que leur devoir est d'apporter leur fougue et leur inventivité, comme nous avons su le faire, Christian, Michel, Paul et moi. Mais ce n'est plus notre rôle.

Vous conseillerez donc à ces juniors de faire plusieurs années d'apprentissage avec un autre joueur plus âgé, quelqu'un qui pourrait les former ?

Absolument ! Quand j'ai débuté, j'ai évidemment joué avec Paul, mais également avec Léon Tintner et Pierre Jaïs, avec lesquels j'ai appris énormément de choses, et notamment ce qu'on appelle les ficelles du métier.

On pourrait d'ailleurs envisager que, dans ce cadre-là et avec l'appui d'un budget fédéral, des joueurs expérimentés et aptes à transmettre leur savoir soient sollicités pour participer à tel tournoi

ou telle compétition avec un jeune dans le but de le former et/ou de le perfectionner.

Peut-on vivre du bridge en 2005 ? Et si oui, comment faire pour y parvenir ? (OLIVIER DENY, PARAY-LE-MONIAL)

Déjà, je suis un des rares bons exemples. C'est simple : il faut travailler ! Cela dit, je souligne qu'il y a très peu d'écrivains en France qui vivent de leurs droits d'auteur et ce, depuis longtemps. Une anecdote : lors d'une séance de dédicaces d'un de mes livres au centre de communication de Nantes à laquelle assistait l'attaché de presse de la librairie, celui-ci n'était épaté par aucun de mes titres (champion du monde, grand maître, etc.) mais quand il a su que cela faisait près de vingt-huit ans que je vivais de mes droits d'auteur, il n'en revenait pas.

Mais revenons à la question de M. Deny. Certains vivent de collaborations avec les journaux, de l'organisation de voyages-bridge, d'arbitrage, etc. À mon époque, très peu de gens vivaient du bridge. Aujourd'hui, de plus en plus de personnes y parviennent, même si elles n'en vivent pas forcément très bien. Je crois sincèrement que le nombre de bridgeurs augmentent de manière considérable (par rapport à d'autres sports). Cette progression ne se traduit pas dans les chiffres parce que ces gens-là ne se licencient pas à la fédération mais préfèrent jouer chez eux ou dans les clubs de tennis ou de golf. Malgré cette carence, cela reste un point positif et évidemment une source d'emplois.

Par ailleurs, j'aimerais donner un conseil à nos élites politiques. Il y a un énorme déficit à la Sécurité sociale. Je ne demande pas que la pratique du bridge soit remboursée mais que celle-ci soit fortement conseillée. En effet, les bridgeurs assidus n'ont pas de problème de convivialité, de mémoire ou de stress. Ils consomment dix fois moins de médicaments que les autres et la maladie d'Alzheimer est inconnue dans le milieu des bridgeurs chevronnés. Donc, la Sécurité sociale devrait conseiller le bridge parce que c'est un jeu à la fois intellectuel et convivial. Il suffit d'aller dans un club pour se rendre compte que c'est une échappatoire formidable et une des solutions d'avenir pour les personnes âgées.

*La Sécurité sociale
devrait conseiller
le bridge parce
que c'est un jeu
à la fois intellectuel
et convivial.*

Peut-être nos lecteurs ne le savent-ils pas mais vous avez entrepris récemment une carrière d'écrivain spécialisé dans la médecine ?

J'ai écrit deux livres avec le docteur Jacques Dollé. Le premier, qui traite du problème du cholestérol, a très bien marché. Le deuxième vient juste de sortir. Mais il y a surtout la parution ce mois-ci en livre de poche, chez *Pocket*, du premier livre.

C'est éventuellement quelque chose que vous comptez approfondir ?

J'ai quand même beaucoup d'activités et donc peu de temps pour aller plus loin. C'est une activité très passionnante plus qu'une carrière.

Les meilleurs joueurs privilégient une approche constructive des enchères qu'on peut résumer par la précision avant l'agressivité. Est-ce parce que ce style est le mieux adapté à la majeure cinquième ou cela est-il dû à la personnalité de nos champions ? L'avenir de la majeure cinquième à la française ne passe-t-il pas par un savant mélange entre précision et agressivité avec une dose plus importante d'agressivité qu'actuellement, ceci afin de mieux coller à la spécificité internationale ?

C'est difficile de répondre à tout ça. La majeure cinquième est un système très précis. J'ai écrit d'autres systèmes avant et je crois que j'ai un esprit méthodique et précis, comme on peut le voir dans mes livres et mes logiciels. La majeure cinquième telle que je l'ai créée avec Paul Chemla est un système basé sur la logique et la précision. Il souffre donc de l'imprécision et oblige les gens à avoir quand même un minimum de connaissances à l'enchère.

C'est à la fin des années 80 et au début des années 90 que le bridge international est devenu très agressif. Mais le succès de nos joueurs en 1992, 1996 et 1997 a démontré que même contre des gens comme Meckstroth - Rodwell, la majeure cinquième à la française, bien jouée par des joueurs en forme et au sommet de leur talent, est tout à fait compétitive.

Vous rejoignez là Alain Lévy qui dit que le système n'est pas en cause dans l'absence de résultats de l'équipe de France mais que c'est le

niveau des joueurs qui n'est pas assez élevé.

Absolument. Mais attention ! Le système a quand même besoin d'évoluer et d'être perpétuellement travaillé. Je répète que c'est à la jeune génération de se pencher là-dessus, en n'hésitant pas à s'inspirer de ce qui se fait ailleurs, mais en prenant toujours garde à ne pas perturber la logique et la cohérence du système. Avec Paul, nous n'avons pas hésité à piocher ce qui nous paraissait intéressant chez les meilleures paires américaines de l'époque. Nous n'avons pas tout inventé. Tout cela demande un travail et un certain état d'esprit.

Le système a quand même besoin d'évoluer et d'être perpétuellement travaillé.

C'est à la jeune génération de se pencher là-dessus.

Dans le standard français, nous disposons de trois ouvertures fortes au palier de 2 (2♣, 2♦ et 2SA). Nous sommes les seuls à posséder autant d'enchères pour décrire des mains

fortes, avec d'ailleurs tous les problèmes de développement qui s'ensuivent. N'y a-t-il pas là une déficience structurelle de notre système. Quelles sont aujourd'hui vos recommandations sur les ouvertures de 2♣ à 2SA ? (FRANCK RIEHM, STRASBOURG)

On pourrait effectivement changer la structure de base, sans pour autant mettre le système en difficulté. À mon avis, la meilleure possibilité, que j'ai déjà adoptée avec Philippe Cronier, est de jouer des ouvertures au palier de 2 ambivalentes, par exemple de jouer 2♦ faible ou fort à Cœur, 2♥ faible ou fort ou forcing de manche à Pique, 2♣ forcing de manche en mineure, à Cœur ou à Sans-Atout ou faible à Carreau et de jouer l'ouverture de 2♠ Pique et une mineure.

Il y a une autre possibilité, qui serait de jouer le 2♦ multicolore, mais cette convention n'est pas dans l'état d'esprit des Français.

On peut également jouer l'ouverture de 2♥ faible à Cœur ou à Pique.

On le voit, les systèmes ne manquent pas. Mais j'insiste ! Le plus important reste de ne pas mettre en péril tout l'échafaudage du système.

Quelles sont les conventions que vous déconseilleriez ou que vous conseilleriez ?

Je ne parlerai pas de conventions en particulier

mais répondrai d'un point de vue "philosophique" à cette question. Je ne vais pas hésiter à me répéter : pour qu'une convention soit bonne, il faut qu'elle soit adaptée au système. Par exemple, j'ai combattu assez longtemps la réponse de 2SA sur ISA pour décrire des Carreaux. Il me semble évident qu'il ne sert à rien d'utiliser une enchère à Sans-Atout pour montrer du Carreau. Il y a une priorité de découverte au bridge : dans l'ordre, les majeures, puis les Sans-Atout, puis les mineures. Beaucoup de joueurs privilégient dans certaines situations des enchères pour jouer le meilleur chelem. Or, l'une des règles fondamentales est de donner la priorité aux enchères de manche par rapport aux enchères de chelem. C'est une loi absolument incontournable. Ainsi, la séquence $1\heartsuit 2\clubsuit 2\diamond 3\heartsuit$ est une séquence de chelem puisque la dénomination finale de la manche (Cœur) est connue. Par contre, la séquence $1\diamond 1\heartsuit 2\clubsuit 3\diamond$ ne suggère pas pour l'instant de chelem puisqu'on ne sait pas à ce stade s'il faut jouer à Cœur, à Sans-Atout ou à Carreau. Les enchères de $3\heartsuit$ et de $3\spadesuit$ de l'ouvreur sont destinées à rechercher la meilleure manche et non des contrôles. Pour qu'une convention soit efficace et utile, elle ne doit pas être en contradiction avec les lois fondamentales du jeu.

Quelle place accordez-vous au mental et à la psychologie ? (SOCRATE68720)

Évidemment, en haute compétition, c'est important. Le mental, c'est gagner. La psychologie s'apparente plus à du jugement. Il n'est pas toujours facile de déterminer la force réelle d'un adversaire, de connaître ses points forts et ses points faibles, comme de savoir le type d'erreurs qu'il est susceptible de commettre. Un mauvais jugement, dans un sens comme dans l'autre, peut être fatal.

Un mot sur votre travail sur les CD Rom ?

Jean-Paul Meyer m'a suggéré de réaliser un CD Rom avec Yves Tensorer que je connaissais par ses *Bridgematic*. Nous nous sommes donc rencontrés pour faire des CD Rom d'un nouveau style. Entre-temps, j'ai acheté un ordinateur et j'ai pris des cours privés pour apprendre à l'utiliser. Cela m'a obligé à réfléchir de manière virtuelle et m'a demandé un travail de concentration et d'analyse incroyable. Mais cela m'a surtout fait découvrir



une autre manière d'appréhender la pédagogie. C'est un travail passionnant et le dernier *Lebel compétition*, qu'Yves et moi sommes en train de terminer, devrait être une réussite.

Vous avez connu Henri Szwarc à de nombreuses reprises en équipe de France. Pouvez-vous nous en parler ?

Henri était un joueur exceptionnel mais sa principale qualité était qu'il n'avait jamais perdu. Son moral et son mental nous ont soutenus dans des moments très difficiles, notamment lors des championnats d'Europe de 1974. Nous n'étions pas très bien placés, mes relations avec Christian Mari n'étaient pas au beau fixe, un arbitrage nous avait été particulièrement défavorable et plein d'autres petites choses. Or, Henri ne cessait de répéter : « On va gagner, on va gagner ». Au dernier match, alors que nous avions accompli une belle remontée, les Norvégiens, qui étaient en tête devant nous, menaient contre les Finlandais. Et Henri de répéter, encore et encore : « Appliquons-nous, on va gagner ». Et effectivement, les Italiens, en embuscade, ont perdu quelques points, les Norvégiens ont finalement été massacrés, nous avons battu les Belges et nous avons gagné de 1 ou 2 points. Donc, il avait soutenu à bout de bras et d'encouragements une équipe qui avait le moral en berne. Vous me posiez la question de savoir si le moral au bridge était important, voyez Henri Szwarc. Il a toujours été comme ça et c'était sa très grande force, un peu comme Léon Tintner, d'ailleurs. J'ai gagné de nombreux championnats avec Henri et on a partagé beaucoup de joies. La France a perdu un très grand champion.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-CHRISTOPHE QUANTIN